

CD, compte rendu critique.

REICHA : musique de chambre

(3 cd Alpha 369)

CD, compte rendu critique. REICHA : musique de chambre (3 cd Alpha 369). Le tempérament beethovénien, la grâce et la facétie haydnienne, l'éloquence jamais bavarde mais inspirée par le désir d'une audace expérimentale et expressivement nouvelle justifient pleinement ce triple cd, coffret souhaitons le révélateur du génie



oublié de Reicha, vrai compositeur original et puissant. Les oeuvres ici enregistrées dévoilent et confirment la haute finesse d'une écriture raffinée, nerveuse, serrée, d'un lumineux idéal. Le cd2 qui regroupe entre autres ses oeuvres pour piano, – d'un souffle régénérateur-, éblouit par sa clarté imaginative, cette soif de modernité, qui hors du convenu, et du conforme, inscrit l'écriture dans la modernité d'un Beethoven (rien de moins) : Berlioz son élève, personnalité si exigeante, n'a t il pas écrit à propos de Reicha, son « carbonarisme », emblème d'une pensée révolutionnaire pour le moins, atypique au sein du Conservatoire de Paris où il était professeur... ? C'est comme l'écrit surtout un puissant créateur tardivement reconnu par l'Etat, nommé à l'Institut... en 1835, un avant sa mort. Il était temps.

La Fugue n°9 pour piano, par ses dispositions imprévues sur le plan harmonique et sa grande fantaisie atteste de la liberté révolutionnaire d'un Reicha, virevoltant entre Mozart et Beethoven, dans le temple des conservateurs au Conservatoire de Paris... Liberté exaltante en variations d'après La Flûte enchantée de Mozart (*Sonate pour piano en fa majeur*) ; même

ivresse et goût immodéré pour la liberté de ton et pour l'architecture rythmique des plus audacieuses dans les *Variations sur un thème de Gluck* opus 87.

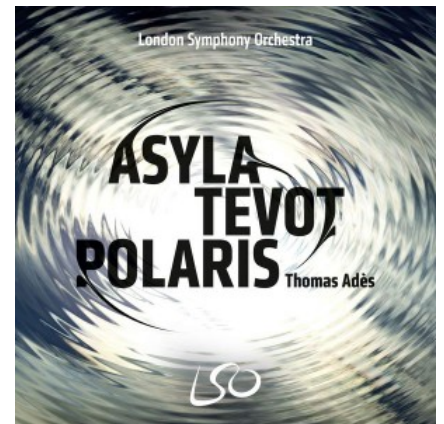
Même qualité de l'inspiration, entre virtuosité et intériorité, audace du plan architectural, schéma mélodique imprévu, dans l'exaltant ***Quatuor opus 95, n°1*** (publié à Paris, vers 1820), vraie offrande réussie à un genre qui gagne un nouvel essor au concert publique, depuis le noyau primordial du salon privé. Reicha l'a dédié au violoniste vedette Pierre Rode, lui-même tête d'affiche à la mode dans les programmations des salles de concerts parisiens romantiques. Les interprètes requis à l'exercice de la première mondiale ici, expriment idéalement le souffle poétique, le sceau de l'idéal lumineux et équilibré qui inspire à Reicha un sommet de clarté contrapuntique et de liberté enivrante dans le goût des variations. Même audace inventive et résolument moderne dans le *Quintette avec deux altos* de 1807, publié en 1820 à Paris ; idem pour le genre inédit du *Trio pour 3 violoncelles* (juin 1807)... Reicha rétablit la virtuosité française aux côtés de la complexité du contrepoint germanique. Son élégance de ton demeure aussi emblématique du Paris des 1820 et 1830. Coffret événement. **CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2017.**



CD, compte rendu critique. REICHA : musique de chambre (3 cd Alpha 369). Quatuor op 95, n°1. Quintette avec deux altos op 92 n°1, oeuvres pour piano (Sonate pour piano en mi majeur, Etude n°29, Andante maestoso, Sonate en fa majeur sur la Flûte Enchantée de Mozart, Fugue n°9, Variations sur un thème de Gluck op 87). Trios, avec piano en ré mineur op 101 n°2, pour 3 violoncelles... Quatuor Girard, Trio Medici, ... Solistes de la Chapelle Musicale Reine Elisabeth. CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2017.

CD, compte rendu critique. THOMAS ADES : Asyla, Tevot, Polaris (1 cd LSO, 2016)

CD, compte rendu critique. THOMAS ADES : Asyla, Tevot, Polaris (1 cd LSO label). Cosmique et tout en narration en cinémascope, voici une entrée dans l'univers symphonique du compositeur Thomas Adès, absolument réjouissante. D'abord, **Asyla (1997)**, partition écorchée, vive, syncopée, de nature primitive, déployant sa sève primordiale et éruptive (dernier volet du triptyque, en ses sommets psychédéliques, Ectasio), ne cesse finalement d'interroger l'auditeur et de repenser sa place par rapport au déroulement de l'oeuvre.



Trilogie Adès (Asyla, Tevot, Polaris) : un must orchestral de notre temps

Surtout Tevot (2006) joint le souffle des épopées fantastiques et futuristes, en une traversée des abysses, à travers les Ténèbres et l'incertitude,... soit plus de 20 mn d'un cheminement tortueux et de plus en plus imprévu, vers la lumière ? En imaginant l'humanité courant vers un futur incertain, Adès y exprime les secousses de l'Apocalypse, – en glissandi vertigineux, comme l'aspiration à vaincre la destruction annoncée. On ne saurait mieux faire écho à l'angoisse de notre planète, qui semble condamnée par l'homme à une implosion programmée du fait de sa pollution à grande échelle, de son déni de la mise en danger collective. La matière orchestrale se plie à des convulsions de plus en plus destructrices, puis Adès brosse de somptueuses perceptions de l'infini inconnu, inquiétant et fascinant, jusqu'aux ultimes phrases aux cordes dans l'aigu, doublé par la flûte, prélude à une nouvelle arche qui cède la place aux cuivres de plus en plus majestueux.

Enregistré sur le vif au Barbican Center de Londres, le cycle des 3 partitions laisse mesurer l'ampleur d'une pensée musicale d'une vive intelligence sonore, taillée pour des superbes architectures souvent scintillantes, constellées, parsemées, de déflagrations inquiétantes, et comme tailladées de failles énigmatiques.



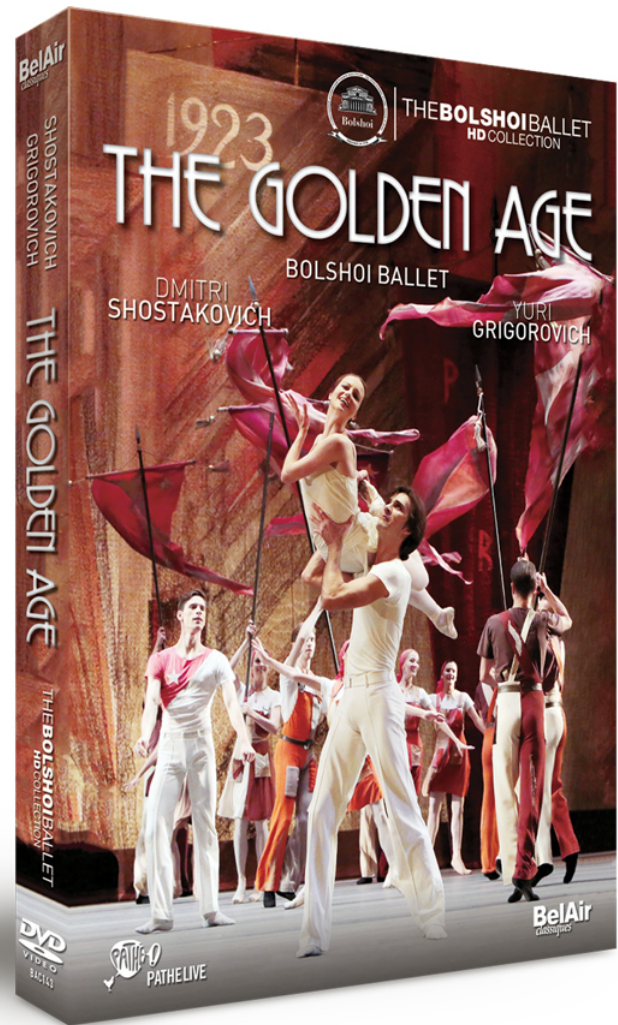
La plus récente Polaris (2010), qui permet ainsi de borner un cheminement de plus en plus consonnant, sur 13 années de composition, est un voyage pour grand orchestre d'une absolue pulsion mêlant solennité et vertige, carillon et cuivres d'un souffle là aussi cosmique, mais recadrés, mesurés avec une spacialisation virtuose des étagements, effets de lointains et d'échos à la clé, en un sens cinématographique. Succédant à Rattle (Asyla et Tevot créé par ce dernier avec le Berliner Philharmoniker), l'auteur dirige lui-même ses oeuvres en 2016, avec une verve et une acuité renouvelée qui servent

la forte caractérisation intérieure de chaque séquence. Formidable poète, faiseur de climats, Adès cisèle chaque tableau pour en exprimer le souffle sidéral, la matière cosmique prête à diverses métamorphoses, de l'extériorisation spectaculaire à l'intimisme le plus ténu, nécessitant un nuancier agogique d'une exceptionnelle précision et d'une vive flexibilité. La prise de son est soignée comme la direction très affûtée du chef compositeur (n'est-on pas ainsi jamais mieux servi que par soi-même ?). Le double coffret comprenant un disc pure audio Blu-ray (idéal pour mesurer ce travail sur la palette des timbres conçue par Adès) et un cd traditionnel mais en Super audio cd SACD ne pouvait mieux rendre compte de l'exceptionnel talent du compositeur britannique, sa faculté à penser et exprimer les tumultes et forces intérieures, souterraines de sa musique.

CD, compte rendu critique. THOMAS ADES : Asyla, Tevot, Polaris (1 cd LSO label LSO 0798). Enregistré en mars 2016.

DVD, compte rendu critique. Youri Grigorovitch : L'Âge d'or de – Ballet du Bolchoï (1 dvd BelAir classiques).

DVD, compte rendu critique.
Youri Grigorovitch : L'Âge
d'or de – Ballet du Bolchoï
(1 dvd BelAir classiques).
Quand le Bolchoï replonge
dans sa fabuleuse histoire
chorégraphique, il profite
ici des 90 ans du maître de
ballet, Yuri Grigorovich, son
ancien directeur (30 années
d'un pilotage quasi
tyrannique à l'époque du
régime soviétique), pour
reproduire l'un de ses
ballets à la fois
techniquement abouti et
politiquement correct : L'âge
d'or (1982), véritable
manifeste apparemment
nostalgique d'une certaine
grandeur communiste propre à
l'ère stalinienne. Le sujet exploite le souffle qui naît des
tableaux collectifs (que Grigorovich a toujours parfaitement
organisés et réglés – cette maîtrise a fait le triomphe de son
ballet Spartacus et surtout Ivan le terrible).





Les décors qui citent les Années Folles, avec citations jazzy mêlées au constructivisme russe produisent un choc esthétique qui renforce l'impact de la recreation. D'autant que dans cette manière de Music-Hall et de cabaret occidental, russifié (avec lettres cyrilliques), la danse reprend ses droits ; un art théâtral à proprement parler car **Youri Grigorovich** défend un style chorégraphique dramatiquement très soigné, où le corps exprime tout. Ainsi, ce n'est pas tant l'apparente ballerine, très fluide et sobre, Nina Kaptsova dans le rôle de la femme convoitée par deux hommes (Rita) que la complice du chef de Gang Yashka, Lyuska qui captive de bout en bout : la jeune danseuse de Bolshoï, Ekaterina Krysanova, jaillit et brille par sa grâce athlétique et sa gestuelle mesurée et précise. Le jeune amoureux transi (de Rita) Boris (jeune pêcheur) ne trouve pas l'effusion tendre et sincère pourtant inscrit dans ses solos et pas de deux avec son aimée : Ruslan Skvortsov se cherche tout le ballet durant.

Mikhail LOBUKHIN, la classe superlative

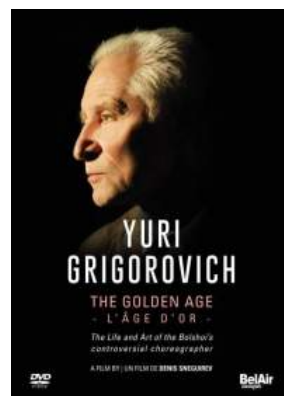


Le danseur étoile ici demeure le ci-dessus nommé chef maffieux, Yashka : **Mikhail Lobukhin** dont la maîtrise et la grâce expressive restent simples, naturels, d'une évidente sincérité qui écarte tout maniérisme flatteur. En lui s'incarne l'idéal masculin selon Grigorovitch, une danse virile, souple et élégante qui sait suggérer sans surloyer. Le Corps de Ballet sublime la vitalité et la poésie habitée des ensembles que le chorégraphe

savait transcender, véritable image d'une nation réunie, soudée, harmonieuse. On y croirait.

Pourtant Staline rejeta ce ballet trop occidentalisé, pas assez bolchévique.

La musique de Chostakovitch (jugée décadente et brouillonne à l'époque de la création), comme à son habitude, sait exprimer l'ambivalence du tableau en apparence conforme : la trépidation rythmique vire souvent à la mécanique millimétrée comme pour mieux dénoncer allusivement la déshumanisation de l'homme par un art au pas. Le dvd a le mérite de mesurer toutes les significations d'un ballet plus riche qu'il n'y paraît, postérieur aux grands succès de Grigorovich : Légende d'amour, Spartacus, Ivan... Superbe recreation. Lecture à compléter avec le [DVD documentaire biographique dédié à Yuri Grigorovich, édité chez le même label.](#)



DVD, compte rendu critique. Yuri Grigorovich : L'âge d'or (1982). Recréation, octobre 2016, Moscou, Bolshoï. Avec Nina Kaptsova (Rita), Ruslan Skvortsov (Boris), Mikhail Lobukhin (Yashka) et Ekaterina Krysanova (Lyushka) 1 dvd BelAir classiques BAC 143 – CLIC de CLASSIQUENEWS.

Les Musicales de Cambrai, du 4 au 12 juillet 2017

Les Musicales de Cambrai : 4-12 juillet 2017. En juillet 2017, les délices de Cambrai ont une saveur irrésistiblement ... musicale. Au cœur du département du Nord, Le Festival Les Musicales entend offrir au plus large public cambrésien, la passion de la musique classique en croisant l'expérience du concert avec quelques données clés : beauté des sites qui accueillent les événements, dévoilement de jeunes talents, diversité de l'offre musicale quant aux formes, aux répertoires, aux alliances et combinaisons de timbres. A partir du 4 et jusqu'au 12 juillet 2017, Cambrai propose un été musical, soit 9 soirées dans divers lieux de la ville : théâtre, église Saint-Géry, musées (musée des beaux-arts, musée départemental Matisse)... A Cambrai plus qu'ailleurs, l'amour de la musique classique cultive le goût



du partage, autour d'une langue universelle, celle du cœur. Pour les néophytes, les amateurs, et tous ceux qui ne se sentent pas concernés (surtout ceux là), le festival 2017, fidèle à sa ligne artistique, défend un éclectisme résolument accessible. La 2ème édition favorise la découverte, le voyage, la rencontre : des « bords de scène » permettront aux publics de retrouver les artistes, de mieux comprendre l'enjeux des programmes... d'échanger, de discuter.

En juillet, Cambrai offre un bain de musique classique

9 étapes d'un voyage musical conçu dans un esprit de partage, ouvert à tous



Jean-Pierre Wiart, directeur artistique du Festival souhaite gommer les faux rituels comme les usages élitistes : la musique est un bien commun, destinée au plus grand nombre. Générosité et accessibilité sont les mots d'ordre de la nouvelle édition des Musicales de Cambrai 2017.

En réalité l'émergence du festival en juillet, profite des **actions solidaires** menées pendant toute l'année dans la ville, à l'adresse des cambrésiens les moins directement concernés par la culture musicale. Il s'agit d'aller au devant des spectateurs les plus éloignés du concert, de favoriser l'ouverture à une musique qu'ils considèrent encore trop souvent comme inaccessible... Chaque mois de juillet, l'esprit du festival Les Musicales prolonge ce désir de partage, cette nécessité d'impliquer le plus grand nombre.

La programmation veille à réunir des tempéraments prometteurs, têtes d'affiche ou jeunes musiciens déjà distingués par les Concours internationaux... Cette année les chanteuses Karine

Deshayes et Delphine Haidan, les instrumentistes François Chaplin (piano) et Pierre Génisson (clarinette) s'accordent pour un récital exceptionnel (**Théâtre de Cambrai, le 5 juillet, 20h** : Lieder de Brahms, Spohr et Schubert, 3 Romances pour clarinette et piano de Robert Schumann...

Autre temps fort du festival, la présence du Quatuor Modigliani au Théâtre (**mardi 11 juillet, 20h**), pour une soirée également mémorable dans un écrin idéal pour le répertoire abordé (Quatuors : opus 18 de Beethoven, opus 13 de Mendelssohn, Quintette pour clarinette et cordes KV 581, avec Pierre Génisson, clarinette).

Le festival majoritairement dédié aux joyaux de la musique de chambre, excelle à démocratiser plusieurs cycles d'oeuvres méconnues ou oubliées : ainsi le programme du **jeudi 6 juillet à 20h** : aux côtés de la célèbre et virtuose Danse Macabre de Saint-Saëns (Ambroise Aubrun, violon / David Bismuth, piano), figurent les moins connus et joués : Sonate pour violon et piano de Elgar, Nocturne piano / violon de Hahn, Quintette Fandango pour guitare (Emmanuel Rossfelder) et cordes, surtout l'éblouissant Quintette de César Franck, – le plus original des wagnériens. Certainement là encore, une soirée à ne pas manquer.

Accent majeur de la ligne artistique des Musicales, la jeunesse et ses promesses se dévoilent à Cambrai et s'affirment même, comme le démontrera entre autres, la « carte blanche » au violoniste déjà cité Ambroise Aubrun (**dimanche 9 juillet 2017, 11h**, Musée départemental Matisse). Au programme : Sonates de Mozart, Schumann, Debussy... (avec Mara Dobresco, piano).

La musique baroque n'est pas omise comme en témoigne le programme du même jour, 9 juillet, un peu plus tard, à 15h en l'église Saint-Géry de Cambrai : Concerto « la Notte », Sonata « Al Santo Sepulcro » puis Stabat Mater de Vivaldi (Sara Laulan, soprano; ambroise Aubrun et Geneviève Laurenceau, violons, ...).



Les Musicales de Cambrai sont une formidable aventure humaine, riche en complicités artistiques ; les festivaliers retrouvent les artistes déjà présents en 2016, ainsi, entre autres tempéraments désormais à retrouver et à suivre à Cambrai : Sarah Laulan (chant), Justus Grimm, Sevak Avanesyan (violoncelle), Célimène Daudet (piano), Emmanuel Rossfelder (Guitare), ou David Bismuth (piano)... autant de personnalités nettement identifiées que le festival aime à rapprocher pour des alliances et complicités instrumentales souvent épatantes. Ainsi la soirée d'ouverture, le 4 juillet (Théâtre de Cambrai, 20h) célèbre les noces de la jeunesse et de la musique intimiste (Bénédiction de Dieu dans la solitude de Liszt, Sonate n°2 violon / piano de Brahms, Trio en la mineur opus 50 de Tchaïkovski)...

Informations et réservations sur [le site des Musicales de Cambrai](http://www.lesmusicales-cambrai.fr), du 4 au 12 juillet 2017, 9 jours de concerts à Cambrai

<http://www.lesmusicales-cambrai.fr>



LILLE. Jean-Claude Casadesus dirige le Requiem de Verdi

LILLE, Requiem de Verdi : ONL / Jean-Claude Casadesus, le 12 juillet 2017, 21h. Ecrin décuplé aux proportions étonnantes, le stade Pierre Mauroy à Lille, est devenu familier des grands rendez vous classiques ; en juin, il s'agissait d'accueillir le concert des Prodiges et de la plus grande chorale du monde, retransmis sur France 2 ([LIRE notre compte rendu complet de ce direct cathodique](#)

[mémorable du 2 juin 2017, présenté par l'excellente Marianne James](#)). Ce 12 juillet, à l'échelle du colossal toujours (le stade Pierre Mauroy accueille jusqu'à 30 000 spectateurs comme ce fut le cas précédemment), **Jean-Claude Casadesus** chef fondateur de **l'Orchestre National de Lille** interprète le **Requiem de Verdi**, l'une des partitions spirituelle les plus bouleversantes écrites sur le thème de la mort. Colère divine, prière pour le salut des défunts... la partition convoque les tourments et l'espérance des hommes face à la faucheuse, sollicitant la miséricorde divine au moment du Jugement dernier. C'est donc en séquences clairement définies, alternant solos, duos, quatuors de solistes, somptueuses et fracassantes vagues chorales un opéra sacré à l'échelle du collectif comme de la prière individuelle.





A l'origine, Verdi compose son Requiem pour la mort du poète italien Alessandro Manzoni (l'auteur adulé, admiré d' *i Promessi sposi*) en 1873. La partition est plus qu'un opéra sacré : c'est l'acte d'humilité d'une humanité atteinte et saisie face à l'effrayante mort

; l'idée du salut n'y est pas tant centrale que le sentiment d'épreuve à la fois collective (avec le formidable chœur de fervents / croyants), et individuelle, comme l'énonce le quatuor des solistes (prière du Domine Jesu Christe). Le Sanctus semble affirmer à grand fracas la certitude face à la mort et à l'irrépressible anéantissement (fanfare et chœurs) : mais la proclamation n'écartere pas le sentiment d'angoisse face au gouffre immense.

D'abord entonné en duo (soprano et alto), l'Agnus dei témoigne du sacrifice de Jésus, prière à deux voix que reprend comme l'équivalent profane/collectif du choral luthérien, toute la foule rassemblée, saisie par le sentiment de compassion. Enfin en un drame opératique contrasté, Verdi enchaîne la lumière du Lux Aeterna, et la passion d'abord tonitruante du Libera me (vagues colossales des croyants rassemblés en armée), qui s'achève en un murmure pour soprano (solo jaillissant du chœur rasséréiné : Requiem aeternam dona eis, Domine, et lux perpetua lucaet eis / Donne-leur, Seigneur, le repos éternel, et que la lumière brille à jamais sur eux) : ainsi humble et implorant, l'homme se prépare à la mort, frère pour les autres, égaux et mortels, à la fois vaincus et victorieux de l'expérience de tous les mourants qui ont précédés en d'identiques souffrances.

Il faut absolument écouter la version de Karajan (Vienne, 1984) avec la soprano Anna Tomowa Sintow et le contralto d'Agnès Baltsa pour mesurer ce réalisme individuel, – emblème de l'expérience plutôt que du rituel, pour comprendre la puissance et la justesse de Verdi. Acte de contrition (Tremens

factus sum ego -1-) chanté par la contralto d'une déchirante intensité, prière en humilité, le chant ainsi conçu frappe immédiatement l'esprit de tous ceux qui l'écoute ; au soprano revient le dernier chant, celui d'une exhortation qui n'écartera pas l'amertume et la profonde peine ; entonnant avec le chœur rassemblé, concentré, ému, les dernières paroles du Libera me, la soprano exprime le témoignage de la souffrance qui nous rend égaux et frères ; en elle, retentit l'expérience ultime ; son air s'accompagne d'une espérance plus tendre, emblème de la compassion pour les défunts, tous les défunts.

Croyant ou non, l'auditeur ne peut être que frappé par la haute spiritualité de ce Requiem élaboré à l'échelle du colossal et de l'intime, où les gouffres et les blessures nés du deuil et de la perte expriment de furieuses plaintes contre l'injustice criante, puis s'apaise dans l'acceptation, conquise non sans un combat primitif et viscéral.

RECONCILIER GIGANTISME ET SINCERITE D'UNE PRIERE individuelle et collective. Dans un dispositif acoustiquement ajusté, **Jean-Claude Casadesus** et son orchestre (le National de Lille) abordent le Requiem de Verdi avec cette maîtrise des grands effectifs et des plans étagés, précédemment démontrée, et convaincante dans, par exemple, son superbe disque de [la Symphonie Résurrection de Gustav Mahler / CD enregistré en novembre 2015, CLIC de CLASSIQUENEWS 2016...](#) Rien n'égale les proportions du stade Pierre Mauroy à Lille : le Requiem de Verdi aux proportions impressionnantes (choeur de 100 chanteurs, orchestre philharmonique, 4 solistes) et qui dure près de 2h semble idéal pour une telle célébration collective. Le Dies irae entre autres séquences chorales, impose une fureur égale au Requiem de Berlioz, fracassant, impétueux, déchirant par son réalisme tragique et tourmenté. Il s'agit certes de la colère divine (évocation du Jugement dernier)

mais surtout de la force volcanique et éruptive d'un chœur déchainé. L'expérience tentée par l'Orchestre National de Lille et son chef fondateur réunit 300 participants, c'est la 3è de ce type, alliant le pharaonique et l'intense ferveur d'une œuvre qui frappe par sa justesse et sa force tragique.



[REQUIEM DE VERDI](#)
[Le 12 juillet 2017, 21h](#)
[LILLE, Stade Pierre Mauroy](#)

Orchestre National de Lille,
Chœur régional Nord-Pas-de-Calais
Chœur Nicolas de Grigny – Reims,
4 solistes lyriques
Jean-Claude Casadesus, direction

RÉSERVEZ VOTRE PLACE

Carré Or : 60€

Cat.1 : 45€

Cat. 2 : 30€

Cat. 3 : 20€

Cat. 4 : 10€

(1) Tremens factus sum ego, et timeo, dum discussio venerit,
atque ventura ira / Voici que je tremble et que j'ai peur
devant le jugement qui approche et la colère qui doit venir
(partie la plus déchirante du Libera me final)



Illustrations : Jean-Claude Casadesus © Ugo Ponte / Orchestre

CD, annonce & critique. ÉRIK SATIE par Sébastien Llinares, guitare (1 cd Paraty)

✖ **CD, annonce & critique. ÉRIK SATIE par Sébastien Llinares, guitare (1 cd Paraty).** Enregistré à Tournus (France, en octobre 2016), le nouvel album discographique du guitariste français **Sébastien Llinares** saisit par l'audace de son geste musical : un élargissement du répertoire pour la guitare qui « ose » transcrire Gnosiennes (1 à 6), Gymnopédies (1 et 2), Parades (6 épisodes revisités) d'Erik Satie, l'inclassable, le mystérieux alchimiste de la musique... pour les seules cordes de la divine guitare. Tous les arrangements et transcriptions sont de Sébastien Llinares lui-même (on est jamais mieux servi que par soi-même), avec aussi l'irrésistible sensualité extatique hypnotique de « Je te veux »... mélodie qui fit les délices de Jessye Norman à Paris, et ici jouée méticuleusement « cabaret ». Un must. En finesse et sobriété.

DIVINES TRANSCRIPTIONS... En découle ce cd admirable de bout en bout, par sa divine musicalité, son à propos qui a du chien et de la poésie, réalisant suprême défi, un temps suspendu, étiré, hors de toute nécessité, hors de tout effet / affect trompeur (comme l'esthétisme réaliste des photos en illustration du livret, lui aussi « essentiel »). Erik Satie aurait-il été charmé par les cordes sensibles du guitariste ? certainement. Chez Satie, Llinares réveille le nostalgique infiniment rêveur et le visionnaire qui bouscule, encore et

toujours, tous les conformismes. « Erik Satie est un personnage janusien et paradoxal », précise le guitariste. Ici l'artifice dépouille le réel et l'illusion de la séduction... pour creuser le temps, atteindre l'essence, et entre temps troubler la perception du temps et de l'espace. Sans la résonance du piano, les cordes vibrent et bercent pourtant, dévoilant un « nouveau » Satie, plus essentiel que jamais : franc, direct, juste. Ce déjà 3ème cd de Sébastien Llinares chez Paraty, confirme une belle sensibilité, à l'écoute, ambassadrice des formes sublimées d'un Satie, divin perturbateur, un intimiste fulgurant qui cible directement au cœur. Touché ! Coup de cœur de la Rédaction. CLIC de classiquenews de mai 2017.



Cd événement, annonce & critique. ERIK SATIE par Sébastien Llinares, guitare – enregistré en octobre 2016 à Tournus (France). 1 cd PARATY 106415. CLIC de CLASSIQUENEWS de mai 2017 – durée : 52 mn.

LIRE aussi notre [ENTRETIEN exclusif avec Sébastien Llinares à propos de son nouvel album ERIK SATIE : « recréer Satie » \(1 cd PARATY\)](#)

**CD, compte rendu critique.
Carlo Viscoli, contre-ténor.
Arias for Nicolino (1 cd**

Arcana, 2015).



CD, compte rendu critique. Carlo Vistoli, contre-ténor. Arias for Nicolino (1 cd Arcana, 2015).

L'on ne connaîtra jamais le timbre exacte du castrat napolitain Nicolo Grimaldi dit « Nicolini » né en 1673 dans la cité partenopéenne, et décédé en 1732. Son chant rayonnant a marqué l'histoire de la opéra baroque italien, étant le

créateur pour Haendel d'Amadigi et Rinaldo. Autant acteur que chanteur, le « divo » avait ouvert la voix à ses cadets, les Carlo Broschi (Farinelli), Gaetano Majorano (Caffarelli), ou Giovanni Carestini. Probablement proche du timbre historique et légendaire, à la fois métallique et large, le contre-ténor italien Carlo Vistoli surprend ici dans un récital où plus d'un se serait casser ... la voix. Les airs et compositeurs ici abordés, retracent en réalité la carrière du Napolitain légendaire auquel le contre-ténor également né à Naples, apporte une flamme palpitante et maîtrisée.

Dès son « Cara sposa » de Rinaldo de Haendel, premier air d'un cycle réjouissant, le chanteur assure une intensité dramatique qui surclasse parfois quelques imprécisions en justesse et articulation. Vétilles... si l'on analyse l'intonation du chanteur, interprète à la fois éclatant, d'une fragilité expressive qui rétablit toute l'ivresse sensible du texte et de la séquence psychologique. D'autant que l'ensemble qui le porte, – nouvelle phalange instrumentale, « Talenti Vulcanici », dirigé par Stefano Demicheli, suit le soliste dans une incarnation jamais appuyée, qui est intelligemment graduée. L'acidité nuancée, le volume sonore aux harmonies riches promettent bientôt de belles prises de rôles sur scène. Sur le plan purement instrumental, l'écoute se délecte tout

autant des périodes musicales, – elles aussi finement négociées, – ouverture d'Arsace de Sarro, et surtout très belle ivresse suspendue de l'ouverture de Rinaldo (gigue percutante, enchantée, « libre »).

De plus en plus intense, d'une intériorité expressive hallucinée, le contre ténor affirme une belle tension dramatique dans l'exceptionnel air de Rinaldo : « Cor ingrato », entre le désespoir et l'amertume la plus absolue. Jusqu'au bout du souffle, sur une ligne parfois improbable, le vocaliste sculpte sa ligne comme un funambule : vraie proie démunie, impuissante d'un amour qui dévaste ; c'est le point culminant du programme où le chanteur atteint une justesse émotionnelle captivante, sachant demeuré toujours dans le texte.

Très sûr, d'une fragilité proche de l'instabilité émotionnelle du texte, son Scarlatti éblouit par une incandescence âpre et ciselée très convaincante (premier air « Quando vedrai » / Il Cambise de 1719), vraie jubilation à l'écoute.

Révélation vocale

**Timbre acidulé, expressif,
chant nuancé et medium riche,
le jeune contre-ténor Carlo
Vistoli captive**

Même dans une séquence plus guerrière, qui exige abattage et virtuosité, le contre ténor sait confirmer sa maîtrise et sa caractérisation héroïque (2è air du même Alessandro Scarlatti

: « Mi cinga la fama »).



Très idiomatiques de la Naples lyrique des années 1730 (dans les chantournements langoureux, suaves des cordes), les deux airs de Salustia (1732) de Pergolesi démontre l'art du legato, l'ampleur du medium chaleureux, sa richesse expressive aussi ; de toute évidence, le chanteur sait articuler et habiter son texte, c'est à dire l'éclairer d'une force émotionnelle juste, tout en exprimant aussi le caractère de la

situation dramatique. Le premier (le plus long du programme avec « Cara sposa » de Haendel d'ouverture), « Al real piede ognora », impose un tempérament dramatique doublé d'une aisance à varier sa palette expressive. Parfois à la peine dans la tenue des vocalises et des mélismes en cascades (précision éprouvée, souffle court), son « **Venti, turbini, prestate** » (**dernier extrait de Rinaldo de Haendel**), le chanteur affiche une intensité juvénile très percutante et là encore, nuancée, capable d'une variété d'accents que peu de ses confrères, y compris les plus médiatisés, peuvent développer. C'est donc une révélation majeure, le dévoilement d'un jeune tempérament à fort potentiel. A suivre, en particulier dans une production intégrale où le jeu scénique de l'interprète se révélera. Ou pas.



Seule réserve du présent album, le choix esthétique qui place la voix assez loin du micro, perdant le travail sur l'intonation et l'articulation ; mais surtout pourquoi avoir surligné la réverbération qui impose la résonance de l'église plutôt que la mâtité du théâtre ? Nonobstant ces petites remarques, le récital de Carlo Vistoli pour Arcana remporte haut la main notre **CLIC de CLASSIQUENEWS d'avril**

2017. Le feu juvénile, le brillant expressif de la voix saisit immédiatement.

CD, compte rendu critique. Carlo Viscoli, contre-ténor. Arias for Nicolino. Handel, Sarro, Pergolesi, A. Scarlatti – I Talenti Vulcani / Stefano Demicheli, direction (1 cd Arcana A 427, enregistrement réalisé en décembre 2015 à Naples). CLIC de CLASSIQUENEWS d'avril 2017.

**CD, compte-rendu critique.
MAHLER : Das lied von der
Erde / Le chant de la Terre.
Wiener Philharmoniker. Jonas
Kaufmann, ténor. Jonathan
Nott, direction (1 cd SONY
classical)**



CD, compte-rendu critique.
MAHLER : Das lied von der Erde / Le chant de la Terre. Wiener Philharmoniker. Jonas Kaufmann, ténor. Jonathan Nott, direction (1 cd **SONY classical**). Incroyable gageure pourtant préparée depuis des décennies car il avait à coeur de réaliser ce marathon lyrique et symphonique depuis son adolescence : Jonas Kaufmann chante l'intégralité des

lieder du Chant de la Terre, bouleversante fresque lyrique et orchestrale de Gustav Mahler, composée en une période très éprouvante pour la compositeur juif du début du XXè – le plus grand symphoniste germanique alors avec Richard Strauss. En témoignent les poèmes déchirants sur l'existence et la condition humaine que Mahler met en musique avec une frénésie extatique, à la fois symboliste et expressionniste ; partition majeure d'un auteur qui a perdu sa fille, apprend qu'il est viré de ses fonctions comme directeur de l'Opéra de Vienne (alors qu'il y menait une réforme inouïe, tant en terme de répertoire que de conditions nouvelles pour assister aux concerts symphoniques et aux opéras...), c'est aussi l'époque où Mahler, condamné, apprend qu'il est atteint d'un mal incurable aux poumons.

**chantre de l'âme humaine , diseur halluciné, chanteur poète
d'une irrésistible vérité**

JONAS KAUFMANN sublime le Chant de la Terre de Mahler



La partition est parcourue de doutes et d'inquiétudes : ceux d'un homme usé, en proie aux visions du gouffre profond car Mahler est malade, atteint, physiquement démuni quasiment au fond du désespoir. Au moment de la composition de sa 9^e Symphonie (avec voix) soit à l'été 1908, isolé, solitaire, dans son cabanon de Toblach, obligé aux marches lentes, – un comble pour ce grand marcheur, il a le temps de réfléchir à sa condition misérable : dépression terrifiante, crise personnelle et sentiment d'une insondable douleur, en liaison avec l'échec de son couple avec la très volage Alma, adoucies cependant par le réconfort d'une musique d'une douceur maternelle. Ici les éclairs éperdus voisinent avec des accents de pur lyrisme halluciné... L'écart des émotions est d'une infinie diversité, au diapason d'une âme foudroyée.

Viscéralement autobiographique, l'écriture joue des nuances symbolistes, impressionnistes, expressionniste... éléments fascinants de ce creuset magique qui compose l'attrait d'une imagination symphonique aussi exceptionnelle que peut l'être à la même époque celle de son confrère Richard Strauss. Ses partisans soulignent la sincérité d'un langage bouleversant. Ses détracteurs fustigent plutôt la vulgarité d'une écriture qui s'autoproclame en martyr du XX^e.

Doué d'une articulation inouïe, c'est à dire naturellement caractérisée, harmonieusement riche, le ténor Jonas Kaufmann parvient d'une seule voix à rompre la monotonie annoncée, - soit la couleur linéaire d'une voix unique. L'illustre ténor

compense la présence plus familière dans le cycle, des deux voix, masculine et féminine, si différenciées. Et qui apportent la vérité propre de chaque timbre. Ici pourtant... comme un monologue d'une infinie variété de sentiments, ... même étonnantes couleurs, même palette expressive d'une intensité stupéfiante. Le ténor munichois exprime cette désespérante lyre, ponctuée d'accalmies profondes et fugaces (plage 2 : poésie élégante et introspective en lien avec les images des poèmes chinois originels). S'il s'agit bien de poésie chinoise, rien d'oriental, cependant dans le traitement musical, dans cette succession de confessions intimes et hallucinées.



Même le dernier hymne (sublime chant de la fin, du renoncement, de l'anéantissement assumé et conscient : « *Der Abschied* », *L'adieu*) où se fondent l'un à l'autre, et le temple de la nature et les aspiration de l'homme en témoin

démuni, cite il est vrai la flûte du poète extrême-oriental ; mais ce qui inspire manifestement Mahler, c'est la justesse de l'évocation naturaliste ; car entre tentative panthéiste et assimilation de l'être au milieu pastoral suscité, paysage naturel et paysage mental ne font qu'un ici. Et l'orchestre, scintillant, perlé, magnifiquement orfévré par la direction pointilliste et chambriste de Jonathan Nott accentue la résonance climatique aux paroles du narrateur-acteur.

Symphonie avec voix, le dernier poème musical "L'adieu" fouille ainsi les tréfonds de l'âme atteinte, en quête de reconnaissance comme de structuration intime. Il n'est guère que Dvorak dans son Stabat Mater qui atteint une telle gravité à la fois sincère et lugubre ; d'autant plus bouleversante que le chant de Kaufmann du début à la fin, sait rester jusqu'à la dernière mesure, d'une simplicité allusive, littéralement prodigieuse.

Jamais démonstratif ni outré au diapason de la clarinette grave, de la harpe, puis porté véritablement par les ailes angélique de la flûte, ici pilote thuriféraire au chanteur-diseur, le chant désespéré traverse les enfers, atteint les limbes salvatrices, trouve les ressources de sa propre sublimation. Le cheminement des ténèbres vers l'éclat d'un paradis musicalement tangible peut se réaliser grâce au ténor qui n'a jamais été aussi juste et vrai ni mieux inspiré que dans ce cycle superlatif. A la fois enivré et désespéré, halluciné et hypnotique, Jonas Kaufmann nous ensorcèle par l'humanité de son chant maîtrisé. **BOULEVERSAANT. Clic de Classiquenews d'avril 2017. [LIRE aussi notre annonce du cd Jonas Kaufmann chante seul le Chant de la Terre / Das Lied von der Erde de Gustav Mahler \(Sony classical\)](#)**



CD événement, annonce. Jonas Kaufmann chante les 6 lieder du Chant de la Terre (Der lied von der Erde) / Wiener Philharmoniker. Jonas Kaufmann, ténor. Jonathan Nott, direction – 1 cd Sony classical (Vienne, juin 2016) – CLIC de CLASSIQUENEWS d'avril 2017.

CD, compte rendu critique. PUCCINI : TOSCA (1963). Leontyne Price (Karajan, 2 cd DECCA)

CD, compte rendu critique.
PUCCINI : TOSCA (1963). Leontyne Price (Karajan, 2 cd DECCA). TOSCA, Puccini : Leontyne Price (Karajan, 1963). En 1963, à 32 ans, **Leontyne Price**, soprano légendaire par son timbre incandescent, idéal dans le portrait d'amoureuse passionnée qu'est la chanteuse Flora Tosca, a soufflé en

février 2017, ses...90 ans. Pour célébrer son anniversaire, Decca réédite en son remastérisé la légendaire Tosca de Karajan, à l'esthétique soignée qui comprend entre autres cette spatialisation particulière de l'enregistrement : une conception déjà cinématographique avec plans étagés, conçu par le producteur le plus important de la firme Decca, **John Cushaw**, (photo ci dessous) celui-là même qui pilotera bientôt



en 1965, la première tétralogie de Wagner en stéréo avec Sir Georg Solti (une « première » mondiale devenue elle aussi légendaire). Le traitement particulier du son orchestral, à la fois détaillé et d'un rare souffle épique, révèle tout ce travail de la nuance et de la couleur ouvragé par un Karajan orfèvre. D'autant qu'ici, les instrumentistes du Philharmonique de Vienne font crépiter et palpiter une partition déjà picturale et... cinématographique. Le velours embrasé de Price subjugué ; le timbre de Di Stefano (Mario) comme celui Corena (le Sacristain au I) ne sont pas aussi clairs et vocalement souples que la diva noire mais ici, le maître mot est « vérité », et surtout « théâtre », ce qui ne veut pas dire « pathos », loin de là. Les coups de (vrai) canon, les cloches (véritables elle aussi : pas de clochettes évocatrices sorties de la fosse en pendeloques), le chant du berger d'une inspiration climatique... restituent l'arrière plan



historique et social de la tragédie de Tosca et Mario ; les deux artistes idéalistes bonapartistes, sont bien les victimes de la machine sadique d'un préfet royaliste trop zélé et animé par la haine et la jalousie (très correct Giuseppe Taddei, à la fois carnassier et brutal, au II, dans sa

confrontation bestiale avec la belle et pieuse amoureuse). L'orchestre fourmille et scintille dans un écrin sonore spatialisé d'une ampleur réjouissante, que le son remastérisé (24 bit / 96 khz), et ici en bluray High Fidelity pure audio, magnifie encore. Pourquoi n'enregistre t on plus d'opéra avec cette qualité spatiale et ce sens du détail qui sculpte chaque timbre instrumental. La réédition s'impose, magistrale. Plus de 50 ans après la réalisation de cet enregistrement viennois. Un must absolu et évidemment un « **CLIC** » de **CLASIQUENEWS** de mars 2017.



CD, compte rendu critique. PUCCINI : TOSCA (1963).
Leontyne Price, Giuseppe di Stephano, Giuseppe Taddei... Wiener Philharmoniker. Herbert von Karajan, direction. 2 cd DECCA 4831486 + 1 blu ray réédition remastérisé 24 bit – 96 khz. CLIC de CLASSIQUENEWS

de mars 2017.

Cervantes et Don Quichotte à l'Opéra de Tours



TOURS, Opéra. L'Homme de la Mancha, les 24,25 et 26 mars 2017. L'AUTEUR FAIT L'ACTEUR : Cervantès est Don Quichotte. Alors qu'il est emprisonné avec son valet, **Cervantès** présente un spectacle de son cru à ses

compagnons en geôle : il joue Alonzo Quijana, hobereau de campagne fasciné par les romans de chevalerie et devient le chevalier errant Don Quichotte, l'Homme de la Mancha ; avec son valet Sancho, il affronte « l'insupportable monde ». Vaincu par un géant (en réalité un moulin à vent), Don Quichotte pénètre dans un château – (une modeste auberge), – pour y être adoubé. Espoir et imagination du héros n'ont guère de limites...

Les prisonniers joueront aux côtés de Cervantès l'Aubergiste, les Muletiers, la prostituée Aldonza dont Don Quichotte tombera fou amoureux (chant d'amour à Dulcinea). Alors qu'il s'est déclaré à sa belle, Don Quichotte est adoubé « Chevalier à la triste figure ». A la fin, reprenant la route contre

l'insupportable réalité, Don Quichotte se dresse et meurt. Ainsi vivent les hommes portés (ou non) par leur rêve, sans comprendre au juste qu'il est bon d'inventer la vie plutôt que subir l'ignoble réalité. La comédie musicale de Mitch Leigh, « Man of La Mancha » – créée en 1965 et chantée ici par des chanteurs d'opéra, est une réflexion sur le pouvoir de l'imaginaire et l'illusion théâtrale, les possibles que permet musique et chant, action et poésie.

Cervantès est Don Quichotte... en français dans le texte

**Liberté de penser, d'écrire,
d'imaginer**



On doit à Mitch Leigh le célèbre roman adapté au cinéma: « Vol au dessus d'un nid de coucou », Le spectacle associe la vie de Cervantès (emprisonné, excommunié, perdant l'usage du bras gauche lors de la Bataille de Lépante, puis qui finit esclave...!) et les éléments de la vie de son héros, Don Quichotte. La geôle de Cervantès devient théâtre des possibles pour son héros, Don Quichotte. Le pouvoir de l'imagination libère la pensée entravée... **L'Opéra de Tours** présente la version française du livret écrite par Jacques Brel (pour la version française de l'ouvrage, créée à Bruxelles en 1968, avec Brel en Cervantes / Quichotte). Point d'orgue du spectacle, la célèbre chanson « *L'impossible rêve* » qui concentre à elle seule toute l'ambition de Dale Wasserman (le librettiste original) de revisiter dans cet ouvrage le thème fascinant de Don Quichotte : entre délire et rêve, folie et libération.

[L'Homme de La Mancha de Mitch Leigh,](#)
[à l'Opéra de Tours](#)

Comédie musicale

Livret de Dale Wasserman

Music by Mitch Leigh | Lyrics by Joe Darion

Création le 24 juin 1965 au Goodspeed Opera House

Vendredi 24 mars 2017 – 20h

[Samedi 25 mars 2017 – 20h](#)

[Dimanche 26 mars 2017 – 15h](#)

Informations
Réservations

Billetterie

Ouverture du mardi au samedi

10h00 à 12h00 / 13h00 à 17h45

02.47.60.20.20

theatre-billetterie@ville-tours.fr

Grand Théâtre de Tours

34 rue de la Scellerie

37000 Tours

Direction musicale : Didier Benetti

Mise en scène : Jean-Louis Grinda

Cervantes / Don Quichotte : Nicolas Cavallier

Sancho Pança : Raphael Brémard

Aldonza / Dulcinea : Estelle Danière

Antonia : Ludivine Gombert

Le Gouverneur / L'aubergiste : Frank T'Hézan

Le Duc / Chevalier aux miroirs / Dr Carrasco : Jean François

Vinciguerra

La Gouvernante : Christine Solhosse

Maria / Fermina : Eleonore Pancrazi

Le barbier : Philippe Ermelier

Le Padre : Jean-Philippe Corre

Pedro : Yvan Sautejeau*

Anselmo : Mickaël Chapeau*

José : Jean Marc Bertre*

Tenorio : Emmanuel Zanarolli*

Les muletiers : Jean Michel Mounès* et Sylvain Bocquet*

*Artistes des Choeurs de l'Opéra de Tours

Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire/Tours